

De la Recherche
EN GUYANE

La science par l'exemple

Ouvrage collectif

Réalisé par le Réseau de Diffusion Scientifique et Technologique





Editeurs scientifiques :

Pascal GOMBAULD, Arthur OTHILY, Moïse BEREAU, Pierr Charles-Dominique, Jean-Marie FOTSING, Bernard CARME, Pierre GRENAND, Françoise GRENAND, Philippe LACOMBE

2011. *De la Recherche en Guyane : La science par l'exemple*. Ouvrage collectif, PNRG Ed., Cayenne, 126 pages.

Le programme RDST est cofinancé par l'Union européenne. L'Europe s'engage en Guyane avec le fonds européen de développement régional (FEDER).

La gestion de la faune chassée en forêt guyanaise accuse un profond retard, non seulement en comparaison avec celle de la métropole, mais également au regard des pays voisins du bassin amazonien, avec lesquels elle partage une communauté faunistique et des conditions écologiques comme culturelles voisines. Manque de moyens, de connaissances et, jusque récemment encore, de réelle volonté politique, la situation est difficile du fait de la complexité à la fois écologique, sociale et politique.

La chasse et la gestion de la faune se situant à l'interface entre des usagers et des potentialités naturelles, on se doit d'aborder toutes les facettes de ce système pour comprendre et améliorer son fonctionnement face aux modifications inévitables du développement économique et social. Le but de ces études est de diagnostiquer et d'améliorer la durabilité de la chasse en Guyane, pour assurer la pérennité de la ressource et donc également de la pratique de la chasse dans le département

Des enquêtes sur la chasse et la pêche ont été menées entre 1999 et 2007 selon les sites dans 14 différents villages de Guyane. Plusieurs mois durant (5-12 mois), les chasseurs acceptant de collaborer étaient quotidiennement rencontrés afin de collecter les informations biologiques sur le gibier rapporté (espèce, classe d'âge et de sexe, poids et état reproducteur), ainsi que celles ayant trait aux modalités de la chasse effectuée (lieu, durée, mode de transport, type d'arme etc.). Ce type de données permet de quantifier les prélèvements, de cerner en fonction des zones les espèces les plus prélevées, ainsi que la superficie de la zone impactée par la chasse. En parallèle, des estimations d'abondance des principales espèces chassées sont effectuées dans de nombreux sites du département.

Les résultats montrent des variations selon les sites étudiés dans les pratiques de chasse et dans les choix ou la répartition des espèces dans les tableaux de chasse. La répartition des différentes espèces chassées dépend du croisement des facteurs de disponibilité dans le milieu (potentiel naturel, et/ou degré de dégradation anthropique) et de choix actif des chasseurs en fonction de critères culturels, traditionnels, ou simplement pragmatiques. Les tableaux de chasse effectués dans les villages du Maroni par des populations majoritairement bushinengue se distinguent par exemple nettement de ceux effectués par les villages amérindiens, malgré un environnement forestier assez semblable. Dans les zones côtières, la chasse est orientée vers des espèces différentes (oiseaux d'eau, etc..).

L'intensité de l'exploitation de la ressource animale et sa durabilité dépendent finalement de la taille de la communauté, du but de la chasse (subsistance pure, loisir ou commercialisation des produits), et des conditions environnementales (richesse naturelle du milieu, voies d'accès) et sociales (partage ou non du territoire de chasse avec d'autres, accès aux aides financières de l'Etat type RMI et allocations familiales, possibilités d'emploi sur la commune).

Dans ces diverses catégories on retrouve par exemple les villages amérindiens isolés de Trois Sauts n'ayant pas de problème de compétition avec d'autres communautés, mais n'ayant que peu de possibilités matérielles permettant d'étendre leur zone de chasse. La chasse s'effectue pour une grande part autour du village, à pied, et le long du fleuve Oyapock vers l'aval. L'impact sur les populations animales est fort mais très circonscrit.

À Saül, c'est le manque de voies de circulation qui limite l'étendue du territoire de chasse, mais celle-ci constitue plus un appoint qu'une subsistance réelle. Chez les populations bushinengue vivant en bord de route dans la zone nord-ouest de la Guyane, ce sont plutôt des limites financières qui sont à l'origine des chasses de proximité, effectuées à pied majoritairement.

Le village de Camopi est relativement bien desservi et source d'emplois divers. La population est assez importante, mais peut se déplacer le long de deux cours d'eau importants grâce à de nombreuses pirogues motorisées (93% des sorties de chasse). Malgré la taille de la population humaine, l'impact est relativement faible car dilué dans l'espace. La situation semblait à l'heure de l'enquête relativement favorable encore, mais souffre actuellement de la forte compétition avec les nombreux orpailleurs clandestins.

Indicateurs de pression de chasse et d'état des populations.

Des modèles d'évaluation de la durabilité de la chasse ont été développés pour les espèces présentes dans le bassin amazonien au sens large pour déterminer si les populations animales sont surexploitées par la chasse ou non.

Des indicateurs peuvent être issus des analyses de tableaux de chasse. La probabilité de rapporter du gibier, la durée moyenne des sorties fructueuses, ou leur éloignement du village, le poids moyen ou total des prises par sortie de chasse, etc... pourraient être utilisés comme indicateurs pour suivre l'évolution de l'état de la ressource gibier aux alentours d'un village. L'évolution du rendement met en avant les effets conjugués de la proportion de sorties fructueuses, du nombre total de prises, de leur taille moyenne et de l'éloignement de la zone de chasse. La proportion des espèces de grande et de petite taille sur l'ensemble des prises effectuées par une communauté peut également refléter l'état des peuplements de gibier présents dans la zone de chasse (cf. encadré).



(photo Parc Amazonien de Guyane)

La chasse à but alimentaire n'est généralement pas orientée vers la recherche particulière d'une espèce, comme dans le cas de chasse de loisir dans les pays tempérés, mais bien vers la recherche de « productivité » en termes de biomasse rapportée. En diverses zones d'Amazonie, il est constaté que les communautés les plus traditionnelles présentaient une gamme très vaste de proies de toutes tailles, en relation avec des modes et des armes de chasse variés et une exploitation très générale de toutes les sources alimentaires fournies par la forêt. Par la suite, plus la communauté entre en contact avec un mode de vie moderne, plus la gamme de ses proies se réduit et cible de préférence les grandes espèces (ongulés, gros rongeurs), d'une part rendues plus facilement accessibles par l'usage des armes à feu et d'autre part plus « rentables » par rapport au prix des cartouches... Mais ces grandes espèces étant par nature moins prolifiques et moins abondantes, leur épuisement progressif par surexploitation conduit à une compensation par l'augmentation des petites espèces, dans le milieu naturel d'une part et consécutivement dans les tableaux de chasse.

Il a effectivement été montré par nos résultats que la probabilité de tuer une grande proie, ainsi que la biomasse moyenne rapportée par sortie de chasse, varie entre les différents villages. Ces facteurs augmentent également nettement pour tous les sites étudiés pour les chasses effectuées au-delà de 5 kilomètres d'éloignement du village, et avec le temps de prospection. Cela montre que les grandes espèces, recherchées prioritairement mais sensibles à la pression de chasse, sont fortement diminuées aux alentours des zones habitées.

Les analyses ont également montré l'importance de la prise en compte de la saison (saison sèche ou saison des pluies) sur ces paramètres.

L'examen de la « structure d'âge » des animaux chassés correspond à un autre type d'indicateur biologique, basé sur la proportion de jeunes individus. Par exemple, en Guyane, dans une zone dans laquelle la chasse commerciale au tapir était très courante (avant son interdiction au commerce très récente), 70% des animaux tués n'avaient pas deux ans, c'est-à-dire ne s'étaient pas encore reproduits. Cette forte proportion de jeunes est généralement interprétée comme le signe d'une pression de chasse élevée, et fort probablement non durable.

Un modèle permet d'évaluer plus précisément la « durabilité » du prélèvement effectué par la chasse. L'impact de la chasse est évalué par la comparaison entre la production annuelle d'une population animale (augmentation du nombre d'individus par an et par km², par la reproduction) et le prélèvement effectué par la chasse sur celle-ci dans le même temps. Ce taux de prélèvement constaté est ensuite confronté à un seuil estimé maximum pour que le prélèvement soit durable, c'est-à-dire conserve un stock de population constant au cours du temps. La mise en application de ce modèle le plus complet nécessite de très nombreuses données de base sur les taux reproducteurs, les densités de la zone, le prélèvement estimé sur l'ensemble de l'année, le territoire de chasse etc.

En Guyane, des estimations ont pu être effectuées sur le village de Saül, par exemple, et montrent que les prélèvements relevés à l'époque de l'étude n'étaient clairement pas durables pour le hocco, la pénélope maraill et le singe atèle. La chasse au tapir dépasse également les seuils maximaux dans la plupart des sites étudiés.

Les pratiques de chasse varient selon les zones, les traditions et les saisons. Les expéditions de chasse, qui durent plusieurs jours, par exemple, ont un rôle social important. Elles permettent également de rapporter des proies en nombre important, de plus grande taille, et avec de meilleurs rendements que les sorties journalières. Enfin, elles aident à assurer la pérennité de la ressource animale en « diluant » les prélèvements sur une plus grande surface. Chez les populations bushinengué, l'utilisation fréquente de chiens comme auxiliaire de chasse augmente le rendement et est probablement à l'origine du nombre important de tatous et de pécaris à collier prélevés. Les habitudes traditionnelles de chasse de jour ou de nuit, à l'affût ou en marchant, ou occasionnelles au cours d'activités diverses comme la culture de l'abattis, influencent les proportions des diverses espèces chassées.

La combinaison des différents indicateurs issus des données de chasse pourra permettre de refléter l'état des peuplements de gibiers présents dans une zone de chasse. Des indicateurs cynégétiques basés sur un échantillon représentatif de chasseurs permettraient à moindre coût et à moindre effort de suivre l'état des populations et de convenir en concertation avec les chasseurs de mesures de gestion adaptées à chaque situation. Il est important de noter que la régularité du suivi est un enjeu majeur dans la fiabilité de tels indicateurs.



(photo F. Grenand, 1980)

Retour de chasse au pécaris à lèvres blanches. Tout près du village, le père a permis à son fils de porter son fusil. Celui-ci, malgré son jeune âge, sait tenir l'arme croisée en haut.

Le principal problème pour l'obtention correcte de ces résultats vient du nombre et de la qualité des données nécessaires, par rapport aux manques d'informations biologiques de base et aux difficultés de travail inhérentes au milieu. Les efforts de collecte doivent être importants, et maintenus sur le long terme.



Suivi des abondances de faune

Un autre aspect complémentaire est le suivi direct des abondances des populations de grande faune dans divers sites, chassés et non chassés. La méthode standard utilisée est le Transect linéaire avec *Distance Sampling**, qui permet d'obtenir des indices kilométriques d'abondance (nombre d'observations par kilomètre parcouru) ou d'en extrapoler statistiquement des valeurs de densités.

Ces données permettent de comparer les abondances entre différentes zones de chasse, avec des zones non chassées, et surtout de suivre l'évolution de ces abondances au cours du temps sur un même site. Globalement, les densités apparaissent significativement plus faibles dans les zones chassées pour 7 espèces: les grands primates : Singe atèle (*Ateles paniscus*), Singe hurleur (*Alouatta seniculus*), Capucin noir (*Cebus apella*), et Capucin blanc (*Cebus olivaceus*) les gros oiseaux terrestres frugivores : Hocco (*Crax alector*) et Agami trompette (*Psophia crepitans*), et le pécarí à collier (*Tayassu tajacu*).

Cependant, indépendamment de l'action humaine, le type de forêt exerce à la base aussi une influence sur les communautés animales qui l'habitent. Bien que toutes les espèces soient globalement présentes dans toutes les forêts de l'intérieur, certains types forestiers, plus ou moins montagneux ou sur des zones en plateau par exemple, se révèlent plus ou moins favorables selon les espèces. Cette variable doit être prise en compte dans la gestion et dans l'analyse de l'impact de la chasse.